

Dissertation

Dans la préface de son roman épistolaire *Les liaisons dangereuses*, Laclos entend «rendre service aux mœurs». Dans ce roman aujourd'hui encore très prisé des lecteurs, l'officier devenu romancier dénonce toute l'ampleur de la cruauté de la société libertine de la fin de 18ème siècle, en punissant, à la fin, ses personnages pour leurs actions mal intentionnées. L'auteur se place donc ici dans une position de guide, de régulateur.

Le roman est-il donc une leçon de morale, comme semble le penser Laclos ? Le roman n'est-il pas justement fait pour se projeter dans des univers nouveaux, différents ? La littérature n'est-elle pas au-dessus des réflexions purement éthiques ? Et quand bien même il serait une leçon de morale, devrions nous l'appliquer ?

Nous verrons d'abord le roman en tant que transmetteur de valeurs essentielles, ayant pour but l'élévation de son lecteur, puis nous nous pencherons sur comment celui-ci nous permet d'échapper à la réalité pour enfin déterminer si la morale exposée par les romanciers est toujours digne de confiance.

Premièrement, le roman peut être l'outil pour faire passer efficacement un message, pour dicter une conduite à suivre ou du moins engager le lecteur dans une réflexion. Tout d'abord, il est un moyen d'encourager les gens à suivre le chemin que l'auteur pense être juste. En effet, du fait de sa relative longueur, le lecteur peut s'investir dans l'histoire, dans les personnages, et donc être sans doute plus facilement persuadé que la thèse exposée par l'auteur est pertinente. Le roman reste également assez explicite, contrairement à la poésie par exemple, pour permettre au message d'être compris plus directement. De plus, les personnages, beaucoup plus développés que dans une nouvelle ou dans un conte, montrent soit les comportements à éviter soit un idéal, un équilibre que le lecteur peut aspirer à atteindre. On peut citer à ce titre le docteur Rieux dans *la peste* de Camus, héros idéalisé mais pourtant ordinaire, accessible, qui guide littéralement le lecteur à travers le roman puisqu'il se place dans le rôle du narrateur. C'est à travers lui que l'on peut tirer un enseignement des situations qui se déroulent tout au long de l'histoire. On peut ainsi lire dans la dernière page : « il y a dans les hommes plus de choses, à admirer que de choses à mépriser. », qui se présente sous forme de morale, à travers le présent de vérité générale et l'article défini «les» qui regroupe donc toute l'humanité. Le romancier ne se contente pas de raconter des événements, il guide aussi notre pensée pour que les conclusions à en tirer nous paraissent plus évidentes.

Ensuite, le roman peut également se positionner dans le rôle de la critique. Il fait donc non seulement un portrait valorisant de qualités humaines mais il participe aussi à la dénonciation de traitements abusifs. Il appelle donc les lecteurs à aller chercher plus loin, à remettre en question le monde qui l'entoure. C'est sans doute une des motivations majeures de l'œuvre de Victor Hugo, *Les misérables*, en particulier lorsqu'il décrit la mort de Gavroche, victime devenu martyr notamment à travers l'oxymore «cette petite grande âme venait de s'envoler». Il confronte ici le lecteur avec une réalité difficile, presque tabou, l'enfance sacrifiée. Elle est sans doute d'autant plus frappante que le personnage nous est devenu familier. Le message est ainsi plus marquant quand il est illustré à travers différents protagonistes, avec lesquels le destinataire peut s'identifier.

Le roman a donc un certain effet de catharsis, de purification pour le lecteur qui à travers les histoires, sous forme d'apologue par exemple, peut retirer une leçon, un enseignement applicable à sa propre vie. La littérature n'est-elle pas, cependant, au-dessus de ces questions morales ? Le roman n'offre-t-il pas plus qu'un simple précepte ?

Deuxièmement, le roman a peut-être pour but premier de distraire ceux qui le lisent. Il permet, en effet, une véritable échappatoire à la réalité. D'abord le roman est majoritairement une œuvre de fiction. Les univers présentés ne correspondent donc pas mot pour mot au réel et c'est sans doute pour cela qu'il présente autant d'attrait. Le lecteur peut ainsi se trouver immergé dans des mondes qu'ils n'auraient jamais pu explorer sans la littérature. On retrouve cette préoccupation dans les romans de science-fiction qui en disent malgré tout beaucoup sur la société, de façon peut être plus indirecte. On pense au monde dystopique de *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury, où les livres sont justement brûlés pour contraindre les gens à vivre dans un quotidien étouffant, mais pas seulement. Un récit réaliste, comme *Au bonheur des dames* de Zola, présente également un univers très riche, on le voit notamment à travers les nombreuses descriptions méticuleuses telles que l'accumulation « des étoiles faites d'ombrelles à trente-neuf sous, dont les teintes claires, bleu pâle, blanc crème, rose tendre, brûlaient avec une douceur de veilleuse ». L'attention portée aux détails et la créativité de l'écrivain permet au lecteur, outre une leçon de morale, de découvrir de nouveaux horizons, de cultiver son imagination.

Puis, un des intérêts d'un roman est l'histoire en elle-même, plus que le message qu'elle renvoie. Le lecteur a un certain plaisir à suivre le cheminement d'un personnage et les différents rebondissements du récit. Il est sans doute investi dans l'action qui se déroule dans le roman, non pas parce qu'il attend forcément que celle-ci lui apporte une leçon de morale mais parce qu'il veut savoir l'aboutissement de l'histoire. Peut-être le lecteur veut-il voir le héros réussir dans sa quête ? Cela lui donnerait ainsi une forme de satisfaction. Même si le personnage n'est pas attachant en lui-même, tel Meursault dans *l'Étranger* de Camus, une attente subsiste de la part du lecteur. C'est de l'étonnement que l'on ressent sans doute en lisant le très célèbre incipit du roman : « aujourd'hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas ». Cela montre toute l'insensibilité du protagoniste qui utilise la négation dès la phrase liminaire. Le succès d'un roman n'est donc pas lié entièrement à l'attachement à un personnage puisque Camus a reçu le prix Nobel de littérature. C'est parce qu'il nous fait ressentir des sentiments, ici de la surprise, peut-être même de l'incompréhension, que le roman est efficace.

Le roman se suffirait ainsi à lui-même. Son intérêt principal résiderait dans la richesse de son univers et sa capacité à nous faire ressentir des impressions seulement à travers un enchaînement de phrases. Ces histoires peuvent être utilisées à des fins argumentatives, pour transmettre un message qui se veut édifiant, même si cela n'est sans doute pas l'enjeu premier de la littérature et du roman en particulier. Pourtant n'est-il pas dangereux de s'appuyer sur les idéaux présentés par une seule et même personne ? Quelle légitimité aurait-elle pour imposer son jugement, sa vision ?

Troisièmement, introduire un aspect moral dans un roman induit une certaine responsabilité pour l'auteur. Il a sans doute un certain talent pour le maniement de langue, ce qui lui donne certes une crédibilité, une légitimité mais également un pouvoir peut être dangereux. En premier lieu, l'expression « leçon de morale » place le lecteur dans le rôle de l'élève, de l'apprenti qui doit retirer du roman un enseignement et faire confiance à l'écrivain, qui aurait donc plus de connaissance que lui-même. Or la fonction de romancier ne permet pas forcément une quelconque supériorité, surtout dans la mesure où les destinataires peuvent être variés. Milan Kundera, écrivain franco-tchécoslovaque s'exprime d'ailleurs sur le sujet : « les grands romans sont toujours un peu plus intelligents que leurs auteurs ». L'œuvre pourrait donc acquérir une légitimité en elle-même, échapperait-elle ainsi à tout contrôle ? L'auteur doit néanmoins répondre de son roman, il possède toujours une certaine responsabilité. Le lecteur devrait-il alors accepter aveuglément tout ce qu'il lit ? Sans doute devrait-il se former une opinion par lui-même. La littérature n'est d'ailleurs pas suffisante pour structurer une vie, même si elle reste sans doute essentielle à la société, ce n'est pas elle qui en pose les structures, elle en reste le simple reflet, voire le dépassement de celle-ci.

D'autre part, la morale est propre à chacun, même s'il existe des consensus et surtout des lois, Comment peut-on être certain que la morale défendue par tel ou tel romancier est la bonne morale à suivre ? Il existe ainsi des romans condamnés pour leur prétendue immoralité. *Madame Bovary* de Flaubert a par exemple été l'objet d'un procès, ses détracteurs l'accusant d'être une défense de l'adultère. Le problème se pose aussi, il est difficile de déterminer avec précision l'immoralité. La condamnation de ce roman est sans doute abusive et reflète les mentalités de la deuxième moitié du 19ème. Pourtant du fait de sa focalisation interne, le lecteur voit l'histoire à travers Emma, il est difficile de se détacher du personnage, que l'on soit d'accord ou non avec ses actions, le lecteur est poussé à accepter son raisonnement. C'est sans doute aussi pour cela qu'il avait fait l'objet d'une censure. Mais ce n'est pas seulement l'enjeu d'une époque, le roman *Lolita* de Nabokov est encore sujet à polémique. En effet, la représentation de la pédophilie y est souvent qualifiée de douteuse. Le livre ne serait donc pas à placer entre toutes les mains, mais le roman doit-il vraiment être une leçon de morale ? La littérature pourrait peut-être prendre des libertés, autrement impensables dans la société, justement du fait de son aspect fictif. La présentation d'histoires les plus dérangeantes serait ainsi l'enjeu de certaines œuvres, comme cette histoire d'amour entre une jeune fille de douze ans et un homme de quarante ans. Mais peut être l'histoire pourrait être détournée au profit de gens mal intentionnés. Pourtant il en va de la responsabilité de chacun, les romans malgré leur pouvoir indéniable, restent des œuvres de fiction, qui ne peuvent être considérées que comme telles.

En conclusion, le roman a d'une part le rôle assez noble de réveiller les consciences, de faire réfléchir son lecteur mais aussi de le distraire. Il peut se projeter dans des univers uniques, suivre les déboires de personnages auxquels celui-ci peut s'identifier et peut être mieux comprendre ainsi sa propre existence. Il ne faut cependant pas placer sa confiance absolue dans ce genre littéraire qui, au final, est aussi créé pour lui-même, l'art pour l'art, ce qui ne le rend pas vain mais au contraire plus profond.

Peut-on alors juger un roman en fonction de la morale de son auteur ? Sachant que Céline était un antisémite notoire, cela doit-il influencer la lecture de *Voyage au bout de la nuit*, considéré comme un classique ?